

## Respect pour la religion et pour ses ministres.

Rodolphe de Habsbourg<sup>1</sup>, qui fut depuis empereur, monté sur un superbe coursier, allait un jour dans la forêt pour y chasser : son écuyer portait ses javelots et marchait à sa suite. Arrivé dans une prairie, Rodolphe entend une clochette retentir : c'était un prêtre en cheveux blancs précédé de son clerc, et portant entre ses mains l'hostie consacrée. Rodolphe se découvre avec respect.

A travers la prairie coulait un torrent, grossi par les pluies, qui arrêtait les pas des voyageurs. Le prêtre s'empresse d'ôter sa chaussure pour traverser les eaux larges et froides du torrent.

« Que faites-vous ? s'écrie Rodolphe en le regardant.

— Je cours chez un mourant qui soupire après cette nourriture céleste. Le pont sur lequel on passait le ruisseau vient d'être emporté; mais il ne faut pas que le mourant soit privé du salut auquel il aspire; je vais traverser le courant pieds nus. »

Rodolphe ne veut pas souffrir que le bon vieillard s'expose ainsi : il le fait monter sur son cheval, et lui met entre les mains la bride magnifique. Ainsi le prêtre pourra porter la nourriture fortifiante au malade qui l'appelle et remplir un devoir sacré. Puis le jeune homme retourne à son château, heureux d'avoir renoncé au plaisir de la chasse, pour faire un acte de piété et d'humanité en même temps.

## § III. MORT CHRÉTIENNE.

Vis de telle manière que si la mort te surprend, elle te trouve toujours prêt. (*Imitation de J. C.*)

Celui qui s'acquitte bien de ses devoirs, se prépare tous les jours à la mort et peut la voir venir sans terreur :

L'heure sonne, le temps a cessé pour le juste; il va demander à Dieu

1. Empereur d'Allemagne en 1273; d'Autriche, remplacée aujourd'hui par c'est de lui que descendait la maison la maison de Lorraine.

sa récompense. C'est un fils qui a voyagé, et qui retourne vers son père. (*Cours de morale.*)

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour. (LA FONTAINE.)

L'homicide de soi-même, qu'on nomme suicide, est un crime d'autant plus grand, qu'il implique l'impénitence finale. (*Theologie chrétienne.*)

Un soldat ne peut, sans honte ni sans crime, abandonner le poste où son chef l'a placé; et tu penses, toi, avoir le droit d'abandonner, sans l'ordre de Dieu, le poste de la vie, où Dieu t'a mis! (*Moralistes anciens.*)

## Tableau de la mort du Juste.

Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre : venez voir mourir le fidèle. Un prêtre assis à son chevet le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son âme, et la scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'une seule fois, dans le premier de ses philosophes mourants<sup>1</sup>, cette scène se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier des chrétiens qui expire.

Le moment suprême est arrivé; un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore; la religion le balança dans le berceau de la vie; ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort.

Elle prépare le baptême de cette seconde naissance; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt à peu près les attaches du fidèle; son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les concerts des séraphins; déjà il est prêt à s'envoler vers les régions où l'invite cette espérance divine, fille de la vertu et de la mort. Cependant l'ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir; il meurt, et longtemps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille

1. Allusion à la mort de Socrate, célèbre philosophe athénien.

encore, tant ce chrétien a passé avec douceur ! (CHATEAUBRIAND.)

Les martyrs du christianisme.

La piété des premiers chrétiens était si fervente et si pure, qu'on ne saurait assez l'admirer. En moins de trois siècles, grâce à l'influence de leurs exemples aussi bien qu'à celle de leur doctrine, les ténèbres de l'idolâtrie furent dissipées et le culte du vrai Dieu établi dans tout l'univers.

D'innombrables persécutions s'élevèrent contre l'Église naissante; les fidèles n'opposèrent à la tyrannie d'autres armes que la patience et la fermeté; jamais l'excès de l'injustice ne put les pousser à la révolte; mais jamais aussi les plus cruels supplices ne purent intimider leur foi.

On ne saurait calculer le nombre de ces héros qui, bravant des tourments dont la seule pensée fait frémir, reçurent avec une sainte joie la couronne du martyr.

Le premier des martyrs fut l'apôtre saint Étienne. On le traîna hors de Jérusalem pour le lapider<sup>1</sup>. Les seules paroles que prononça sa voix mourante furent une prière pour ses meurtriers : « O mon Dieu ! dit-il, ne leur imputez point ce péché. »

Peu d'années après<sup>2</sup>, l'apôtre saint Jacques fut dénoncé comme chrétien et condamné à périr par le glaive. Comme il marchait au supplice plein de courage et d'espérance, il fut arrêté un instant par un homme qui, se jetant à ses pieds et fondant en larmes, le suppliait de lui pardonner : c'était son dénonciateur. L'apôtre le relève et l'embrasse : « Oui, je te pardonne, lui dit-il, ton repentir efface ta faute. Sois béni ! Veuille celui que je vais rejoindre dans les cieux, t'éclairer de sa lumière ! »

Tels étaient les sentiments dont étaient animés tous ces généreux défenseurs de la foi qui, pendant trois siècles, scellèrent de leur sang la vérité de l'Évangile : amour immense de Dieu, charité inépuisable pour tous les hommes !

1. An 33.

2. An 44.

Parmi une foule d'exemples, tous plus intéressants les uns que les autres, nous citerons seulement ceux de saint Arcade et de sainte Perpétue.

Pendant une violente persécution contre les chrétiens, Arcade<sup>1</sup> quitta sa maison et alla se cacher dans une solitude profonde où il servait Dieu dans le silence. Les persécuteurs, étant entrés dans sa maison, y trouvèrent un de ses amis, qui était aussi son proche parent; ils le jetèrent en prison et lui signifèrent qu'il y resterait jusqu'à ce qu'il déclarât le lieu où Arcade était caché. Arcade, informé de cet événement, sortit aussitôt de sa retraite et alla se présenter au gouverneur : « Si c'est à cause de moi, lui dit-il, que vous retenez mon parent prisonnier, je viens me remettre moi-même entre vos mains. Relâchez-le donc et disposez de mon sort. »

Le gouverneur fit mettre le prisonnier en liberté et employa toutes sortes de moyens pour engager Arcade à sacrifier aux idoles. Arcade résista aux séductions et aux menaces; enfin il souffrit le martyre, et il eut la double gloire d'être tout ensemble le martyr de la foi chrétienne et celui de l'amitié.

Sainte Perpétue a fait elle-même un récit de la persécution qu'elle essuya, et l'a conduit jusqu'à la veille de sa mort<sup>2</sup>. Ce récit est d'une simplicité touchante. Elle avait reçu le baptême à l'insu de son père, qui avait fait de vains efforts pour la détourner des vérités qu'il avait le malheur de méconnaître; elle avait dans ce temps un fils à la mamelle. Voici comment elle raconte ce qui lui arriva :

« Peu de jours après notre baptême, on nous mit en prison; j'en fus effrayée d'abord, car je n'avais jamais vu de semblables ténèbres, et je souffrais surtout à cause de mon enfant. Mais je me sentis bientôt fortifiée : la prison devint pour moi un palais, et je me trouvais heureuse de souffrir pour la foi. Bientôt le bruit se répandit que nous devions être interrogés; mon père vint à la prison, accablé de tristesse, et me disait : « Ma fille, ayez pitié de mes cheveux

1. An 280.

2. An 205.

« blancs; ayez pitié de votre père. » J'étais pénétrée de la douleur qu'il éprouvait; je pleurais avec lui, mais Dieu soutenait mon courage. Je lui dis pour le consoler : « Il arrivera ce qu'il plaira à Dieu : car sachez, mon père, que nous ne sommes point en notre puissance, mais sous la sienne. » Il m'enleva mon fils et s'en chargea. Le lendemain on vint nous chercher pour être interrogés, et nous fûmes conduits sur la place publique. Le bruit s'en répandit aussitôt dans les quartiers voisins, et il s'amassa une grande foule de peuple.

« D'autres furent d'abord interrogés et déclarèrent qu'ils persévéraient dans la foi; ensuite on s'adressa à moi; mon père parut à l'instant avec mon fils, et cette vue me fit de la peine. Ils s'approcha de moi et me conjura d'avoir pitié de mon enfant. Le juge me dit : « Épargnez la vieillesse de votre père ! ayez compassion de l'enfance de votre fils ! sacrifiez aux dieux ! — Non, répondis-je, je suis chrétienne. » Alors mon père s'efforça de m'entraîner. Le juge commanda qu'on le fit sortir. Mon père se débattait, et il reçut un coup de baguette; je le sentis comme si j'eusse été frappée; je pleurai, tant je fus affligée de voir mon père maltraité dans sa vieillesse, et à cause de moi. Alors on prononça notre sentence et on nous condamna tous à être exposés aux bêtes. Nous retournâmes à la prison en louant le Seigneur. »

Sainte Perpétue termine sa relation par les mots suivants :

« Voilà ce que j'ai fait jusqu'à la veille du spectacle<sup>1</sup>. Quelque autre écrira, s'il veut, ce qui s'y passera. »

Quel courage brille dans cette narration, quelle angélique douceur et quelle héroïque tranquillité!

#### Mort de saint Louis.

[1270.]

Louis IX<sup>2</sup> était allé assiéger Tunis. La contagion se mit dans son armée, épuisée par des combats continuels et dé-

1. L'exécution.

2. Ou saint Louis, roi de France, modèle des rois et modèle des chrétiens.



Mort de saint Louis.

vorée par le soleil de l'Afrique. On attendait de Sicile, Charles d'Anjou<sup>1</sup>, frère du roi, avec des troupes et des vivres, mais Charles n'arrivait pas.

Déjà le roi avait vu mourir entre ses bras un de ses fils. Il se sentit lui-même frappé. Il s'aperçut, dès les premiers moments, que le coup était mortel. Il tâchait néanmoins de dissimuler son mal, et de cacher la douleur qu'il éprouvait de la perte de son fils. On le voyait, la mort sur le front, visiter les hôpitaux, veiller à la sûreté du camp, montrer à l'ennemi un visage intrépide, ou, assis devant sa tente, rendre la justice à ses sujets, comme sous le chêne de Vincennes<sup>2</sup>.

Philippe<sup>3</sup>, fils aîné et successeur de Louis, ne quittait point son père qu'il voyait près de descendre au tombeau. Le roi fut enfin obligé de garder sa tente : alors, ne pouvant plus être utile lui-même à ses peuples, il tâcha de leur assurer le bonheur dans l'avenir, en adressant à Philippe de touchantes recommandations que l'histoire a conservées, et qui sont les plus beaux enseignements que l'on puisse adresser aux chefs des peuples. Il écrivit cette instruction sur son lit de mort. Un ancien auteur a vu un manuscrit qui paraît en avoir été l'original : l'écriture en était grande, mais altérée; elle annonçait la défaillance de la main qui avait tracé l'expression d'une âme si forte.

La maladie faisant des progrès, Louis demanda l'extrême-onction. Il répondit aux prières des agonisants avec une voix aussi ferme que s'il eût donné des ordres sur un champ de bataille. Il se mit à genoux au pied de son lit pour recevoir le saint viatique, et l'on fut obligé de le soutenir par les bras dans cette dernière communion. Depuis ce moment, il mit fin aux pensées de la terre, et se crut acquitté envers ses peuples. Eh, quel monarque avait jamais mieux rempli ses devoirs ! Le lundi matin, 25 août, sentant que son heure approchait, il se fit coucher sur un

1. Charles d'Anjou, roi de Naples et des deux Siciles, mort en 1285.

2. Saint Louis rendait quelquefois lui-même la justice, assis sous un chêne,

dans la forêt de Vincennes, près Paris.

3. Roi de France de 1270 à 1285, sous le nom de Philippe le Hardi ou Philippe III.

lit de cendres, où il demeura étendu, les bras croisés sur la poitrine et les yeux levés vers le ciel.

Le camp des Français offrait l'image de la plus affreuse douleur : aucun bruit ne s'y faisait entendre; les soldats moribonds sortaient des hôpitaux, et se ranimaient pour s'approcher de leur roi expirant. Enfin, vers les trois heures de l'après-midi, le roi, jetant un grand soupir, prononça distinctement ces paroles : « Seigneur, j'entrerai dans votre demeure, et je vous adorerai dans votre saint temple; » et son âme s'envola dans le saint temple qu'elle était digne d'habiter.

En ce moment on entendit retentir la trompette des troupes de Sicile : leur flotte arrive pleine de joie et chargée d'inutiles secours. On ne répond point à leur signal. Charles d'Anjou s'étonne et commence à craindre quelque malheur. Il aborde au rivage, il voit des sentinelles, la lance renversée, exprimant encore moins leur douleur par ce deuil militaire que par l'abattement de leur visage. Il vole à la tente de son frère : il le trouve étendu mort sur la cendre. Il se jette sur les reliques sacrées, les arrose de ses larmes, baise avec respect les pieds du saint, et donne les marques les plus vives de tendresse et de regret. Le visage de Louis avait encore toutes les couleurs de la vie et ses lèvres mêmes étaient vermeilles.

La France, qui ne pouvait se consoler d'avoir perdu sur la terre un tel monarque, le déclara son protecteur dans le ciel; Louis, placé au rang des saints, devint ainsi pour la patrie une espèce de roi éternel. (CHATEAUBRIAND.)

#### Derniers moments d'un vieillard.

Voici comment Bossuet décrit les derniers moments d'un vieillard pieux :

Que vois-je ici ? la foi véritable, qui, d'un côté, ne se lasse pas de souffrir, vrai caractère d'un chrétien; et de l'autre, ne cherche plus qu'à se développer de ses ténèbres, et, en dissipant le nuage, se changer en pure lumière et claire vi-

sion. O moment heureux où nous sortirons des ombres et des énigmes pour voir la vérité manifeste! Courons avec ardeur; hâtons-nous de purifier notre cœur, afin de voir Dieu, selon la promesse de l'Évangile. Heureux moment, qui ne te désire pas n'est pas chrétien. Après que ce pieux désir est formé par le Saint-Esprit dans ce vieillard plein de foi, que reste-t-il, sinon qu'il aille jouir de l'objet qu'il aime? Prêt à rendre l'âme, il commence l'hymne des divines miséricordes: « Je chanterai, dit-il, éternellement les miséricordes du Seigneur. » Il expire en disant ces mots, et il continue avec les anges le sacré cantique.

#### Crime et folie.

Quelques philosophes de l'antiquité ont osé faire l'apologie du suicide, et cependant rien ne peut légitimer ce moment de désespoir.

Le suicide est un acte de rébellion envers Dieu: donc c'est un crime horrible.

Ceux qui veulent le légitimer disent qu'on n'est pas coupable quand on ne fait pas de tort aux autres.

Quel faux raisonnement! On est toujours coupable quand on viole la loi de Dieu, soit qu'il en résulte ou non un dommage pour autrui. Le crime est dans la révolte même, et non dans les conséquences qu'elle peut avoir.

Mais il est faux de dire que par cette action criminelle on ne nuise pas à autrui, car l'exemple que l'on donne produit toujours dans la société un mal immense.

Le malheureux qui se laisse entraîner à cet acte de désespoir, dit: « Je fais mal, je le sens, j'en conviens; mais Dieu est miséricordieux, il me pardonnera. »

Quelle détestable erreur! Oui, la miséricorde de Dieu est infinie; mais faire sciemment et volontairement ce qui est contraire à sa loi et se rendre criminel en comptant d'avance sur le pardon, c'est s'en rendre indigne.

« Mais, ajoute-t-il, je ne puis plus supporter la vie, je suis excusable d'en rejeter le fardeau. »

Erreur et mensonge! On peut lui répondre: « Vous ne

pouvez pas! dites que vous ne voulez pas. Quels que soient vos chagrins, il vous est toujours plus facile d'employer votre force morale à les supporter que d'abuser de cette même force pour tourner sur vous-même une main criminelle. »

#### Proposition impie, pieux refus.

Un homme d'une naissance illustre avait été injustement condamné à mort à la suite de troubles politiques. Il attendait l'heure du supplice, lorsqu'un de ses parents, ayant obtenu la permission de le voir, entre dans sa prison et lui dit: « Cher ami, je viens te donner une dernière preuve de mon amitié. Non, tu ne périras pas d'un supplice ignominieux. J'ai trouvé le moyen de t'en préserver. Prends ce que je t'offre. »

Et, en disant ces mots, il lui présente du poison: « Tiens, ajouta-t-il, voici un secours qui, dans l'antiquité, a préservé tant de philosophes de la rage des tyrans.

— O mon ami! répondit le condamné, qu'oses-tu me proposer! Oublies-tu que je suis chrétien? Ai-je droit sur ma propre vie? Suis-je maître de me la ravir? Comment oserais-je paraître en présence de Dieu, chargé d'un tel crime?

— Mais, s'écria son ami en frémissant, songe donc à la honte d'un supplice public?...

— La honte consiste à violer les lois de Dieu, l'honneur à les observer. Je serais rebelle à cette loi sainte, si je me dérobais par un crime au malheur éclatant qui m'est réservé. Tu me parles des philosophes de l'antiquité. Ils élevaient leur âme par la contemplation de leurs propres forces; les chrétiens ont un témoin, et c'est devant lui qu'il faut vivre et mourir. Les philosophes mettaient au rang des choses permises le suicide, par lequel on se soustrait au pouvoir des oppresseurs; la foi chrétienne le flétrit, et n'estime que le dévouement qui nous soumet aux volontés de la Providence. »

Son ami alors l'embrassa en versant des larmes: « Je te

remercie, lui dit-il, de cette dernière leçon que ta vertu vient de me donner : oublie la malheureuse proposition que j'avais eu la faiblesse de te faire. Je ne sais si, à mon tour, je n'aurai point à me plaindre de l'injustice des hommes; mais ce que je te promets, en te quittant, c'est que je n'enfreindrai jamais volontairement la loi de Dieu.»

#### Dernier présent d'une sœur.

Une dame, mourant à la fleur de l'âge, envoya en don à sa sœur l'exemplaire du Nouveau Testament dont elle se servait habituellement, avec cette lettre :

« Ma sœur, ma chère Catherine, je t'envoie un livre dont l'extérieur n'est pas enrichi de dorures, mais dont l'intérieur l'emporte infiniment sur l'or et les pierres précieuses : c'est l'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Si tu le lis avec un esprit humble et docile, il te conduira à la seule félicité digne de ce nom, à la jouissance de la vie éternelle; il t'enseignera à bien vivre et à bien mourir. Par lui, tu acquerras des richesses qu'aucun homme ne pourra te ravir. Demande avec ardeur, comme David, l'intelligence de cette loi sainte et la grâce d'agir d'une manière qui y soit conforme. Prépare-toi dès ce moment à ta dernière heure : ceux qui sont jeunes peuvent se voir aussi promptement enlevés que les vieillards, si Dieu les appelle. Ne pleure pas sur ma fin, ô ma sœur bien-aimée. Réjouis-toi plutôt avec moi de ce que je vais passer de la corruption à l'incorruptibilité : car j'ai la ferme espérance que, par la perte de cette vie qui ne dure qu'un instant, je gagnerai celle qui ne finit jamais, et où je désire ardemment que tu entres un jour avec moi. Dans cette attente, que l'amour du Seigneur te garde, afin que tu vives et que tu meures dans sa crainte, et que tu persévères sans cesse dans l'intégrité d'une vie chrétienne. Adieu, ma sœur, mets toute ta confiance en Celui qui est notre seule force ! »

## DEUXIÈME PARTIE

### DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS LUI-MÊME

#### § I. PERFECTIONNEMENT MORAL.

##### CONSCIENCE.

La conscience parle à tous les hommes qui ne se sont pas, à force de dépravation, rendus indignes de l'entendre :

Nul ne peut être heureux s'il ne jouit de sa propre estime :

Une conscience pure est un doux oreiller sur lequel l'homme de bien seul peut reposer. (*Divers auteurs.*)

Le contentement de soi-même est la preuve et la récompense de la bonne conduite. (B.)

Pur dans les actions et dans les paroles, sois pur aussi dans tes pensées, et règle-les si bien, que, si l'on te demandait à quoi tu penses, tu puisses toujours faire une réponse prompte, sincère, et en même temps honorable pour toi. (*Moralistes anciens.*)

Celui dont la conscience est pure et tranquille, trouve du charme à tout ce qui l'entoure; c'est pour lui seul que la nature est belle. (B.)

##### Témoignage intérieur.

La miséricorde divine avait conduit un jeune homme vicieux dans une société d'hommes dont les mœurs étaient saintes et pures. Il fut touché de leurs vertus. Il ne tarda pas à les imiter et à perdre ses anciennes habitudes. Il devint juste, sobre, patient, laborieux, bienfaisant. On ne pouvait nier ses œuvres; mais on leur donnait des motifs odieux : on voulait toujours le juger par ce qu'il avait été, et non par ce qu'il était devenu. Cette injustice le pénétrait de douleur. Il répandit ses larmes dans le sein d'un solitaire. « O mon fils, lui dit le vieillard, tu vaux mieux que ta réputation; rends grâce à Dieu. Heureux celui qui peut dire : « Mes ennemis et mes rivaux censurent en moi des vices « que je n'ai pas ! » Que t'importe, si tu es bon, que les